Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 28.

Situation comparée

DE LA POLOGNE ET DE LA IUGO-SLAVIE.

Il y a dans le monde Slave deux nations moralement privilégiées, riches de toutes les ressources d'une magnifique nature, constamment sœurs depuis le berceau, et destinées à rester unies jusque dans la tombe, mais entre lesquelles un destin impitoyable semble prendre à tâche d'entretenir des antipathies de tout genre, en les lançant, à chaque révolution nouvelle, dans des camps opposés. De ces deux nations, l'une couverte de gloire, et succombant en quelque sorte sous le poids de ses lauriers, a rendu son nom célèbre dans tous les coins de l'univers; l'autre, jusqu'à présent obscure et presque inconnue, est comme fatalement condamnée à cimenter par ses flots de sang et ses exploits la puissance et la renommée de ses oppresseurs. Enfin, à la faveur de son obscurité et de sa servitude même, la nation iugo-slave s'est préparé en silence de nouvelles destinées. Par sa vitalité intérieure, elle entraîne dans une voie nouvelle les deux cabinets de Vienne et de Constantinople; et se met en mesure de réaliser une fois de plus l'éternelle parole du Christ: *Erunt ultimi primi, et primi novissimi.*

Pendant que la Iugo-Slavie s'élève chaque jour dans la vie politique, la malheureuse Pologne, au contraire, semble s'affaisser de plus en plus. Sur son sol, prédestiné à la souffrance, les catatrosphes succèdent aux catastrophes. A peine sortie des boucheries de 1846 en Galicie, et de 1848 dans le grand duché de Pozen, la jeunesse polonaise s'est précipitée dans la guerre de Hongrie, où elle a épuisé ses dernières forces, sans obtenir, pour sa patrie autre chose qu'une recrudescence d'oppression. Voyez dans quel état lugubre se trouve la Galicie, théâtre de luttes permanentes entre nobles et paysans, entre Polonais et Ruthéniens, luttes qui menacent à chaque instant de dégénérer en une nouvelle Jacquerie. L'acharnement de la Prusse contre le polonisme n'est pas moindre que celui des bureaucrates autrichiens. La Prusse espère réussir bientôt à exclure du grand duché de Pozen jusqu'à la langue polonaise.

Mais voici que pour mettre le comble a tant de maux, le feu dévore un quart de Cracovie, et y occasione des pertes qu'on évalue à 30 millions de florins! On a cru un moment que la ville entière était détruite sans retour. L'obstination de ce peuple à ne pas périr donne seule un peu d'espoir que Cracovie se relèvera de ses décombres. Tous les Polonais, même les plus indigents, ont juré d'apporter leur obole pour la reconstruction de leur sainte Jérusalem. Fussent-ils réduits à eux seuls, ils ne renoncent pas à la faire sortir un jour plus brillante qu'auparavant de ses cendres. Mais, hélas! au milieu de son universelle misère, quelles privations de tout genre n'endurera pas ce peuple pour réaliser quelques pauvres millions! Malgré l'ardeur patriotique avec laquelle souscrivent les Polonais du *royaume*, qui sont cependant les plus riches, on n'a encore pu réunir, à Varsovie, pour les victimes de l'incendie, que 106,000 florins de Pologne. Comme par une amère dérision du sort, c'est l'empereur d'Autriche qui a contribué pour la plus forte somme au soulagement de incendiés; il leur a envoyé 200,000 francs. Ne dirait-on pas un nouvel Achille, rendant à un autre Priam le cadavre d'Hector?

Ce qui excite dans le cœur une impression encore plus pénible, c'est l'indifférence générale de l'Europe, c'est surtout l'ingrat, le honteux silence des journaux français, à l'horrible nouvelle de la chûte de Cracovie. L'Occident ne donne qu'aux riches et aux puissants. Il a jeté un million aux banquiers incendiés de Hambourg; il n'enverra pas un écu aux pauvres sans

abri et sans pain de Cracovie, quoiqu'ils aient des milliers de fois versé leur sang pour sa cause.

C'est principalement les émigrés polonais, qu'une sorte de fatalité acharnée poursuit. Expulsés de partout, mourant de faim, ils ne trouvent un abri qu'à l'ombre des mosquées musulmanes, ou dans les déserts encore moitié incultes du nouveau monde. Leurs chefs, avoués ou secrets, dénoncés à toutes les polices de l'Europe, sont traqués de lieu en lieu comme des animaux malfaisants. Ou bien, si leur caractère par trop respectable inspire aux agents honteux de la réaction un sentiment involontaire de vergogne et de regret pour toutes leurs persécutions, ce sentiment ne va pas jusqu'à faire retracter les mesures prises : on en suspend seulement l'exécution, laissant l'arrêt de bannissement comme un glaive de Damoclès, au-dessus des têtes les plus vénérées.

En présence de cet état désespérant des affaires polonaises, la situation des Iugo-Slaves d'Autriche et de Turquie présente un singulier contraste. Tandis que l'on reproche aux Polonais leur prétendue démagogie, les patriotes Illyriens, Croates et Serbes sont au contraire soupçonnés d'un esprit beaucoup trop conservateur. Aussi, se voient-ils entourés de complaisances de tout genre de la part des deux empereurs, leurs suzerains, qui placent en eux leur principal espoir de solidité et d'avenir. Voyez la florissante Serbie turque, avec combien de ménagements et de faveur n'est-elle pas traitée par le sultan, qui voit en elle un de ses principaux appuis ! Le prince Alexandre Georgevitj jouit à Constantinople d'un ascendant croissant, dont sa nation profite autant que lui-même. Ce qui prouve à quel point il pèse sur les conseils du divan, c'est l'amnistie qu'il vient de faire accorder aux insurgés bulgares. Il serait trop long d'énumérer ici tous les établissements populaires, et de constater les progrès intellectuels, littéraires, économiques et industriels faits en Serbie, par la nationalité iugo-slave. Ces progrès sont tels que le sultan ne croit plus pouvoir refuser au commerce serbe la fondation d'un port franc sur l'Adriatique. Ce port, moitié turc et moitié slave, qu'on parait vouloir placer à l'entrée des bouches de Cataro, et pour la construction duquel l'Angleterre est disposée à fournir des fonds, ce port, disons-nous, est de nature à devenir bientôt pour les Iugo-Slaves, ce qu'était Danzig pour l'ancienne Pologne ; et il pourra bien éclipser un jour Trieste.

Trop habile pour ne pas calculer tous les périls de sa fausse position, l'Autriche a compris qu'il lui fallait à tout prix l'amitié des Iugo-Slaves. Elle a donc renoncé en leur faveur à tous ses rêves de centralisation. Elle a, dans toutes leurs provinces, reconnu leur langue comme dialecte officiel des communes et de l'administration. La frontière militaire elle-même vient d'être délivrée à jamais du joug odieux de la langue allemande. La capitale des Serbes d'Autriche, Novisad sur le Danube, va être rebâtie et rétablie, aux frais du gouvernement, dans l'état florissant où elle était avant sa ruine. Ielatchitj recueille à pleines mains les fruits, longtemps attendus, de son héroïque dévouement à une dynastie, naguère abandonnée de tous. Ses tournées de vice-roi, à travers la Iugo-Slavie, sous des arcs de triomphe, ressemblent au retour d'un ancien consul romain au sein de sa patrie. Dans toutes les villes illuminées de Croatie, la joie publique s'exprime par d'immenses *kolo*, danses nationales, exécutées sur les places, par le peuple entier. Aux réformes et à la renaissance politiques, vient s'adjoindre la renaissance littéraire. Partout se fondent des écoles, qui devront avoir pour centre général de rayonnement une grande université en langue indigène. Tandis que ces institutions s'élaborent à Agram et dans la Slavie méridionale, en Pologne les hautes écoles achèvent de disparaître, et l'Université même de Varsovie n'est déjà plus qu'un souvenir.

Les adversaires de la révolution chercheront à expliquer à leur manière cette triste différence de destinée entre deux nations également héroïques. Pour nous qui tenons plus au droit naturel qu'à tel ou tel droit politique, plus à la souveraineté nationale qu'à la souveraineté subordonnée de l'individu, nous nous contenterons de remarquer que tous les progrès des iugo-slaves, toutes leurs franchises constitutionelles, acquises par voie de grâce impériale, ne sont que des leurres, sans leur fédération intime avec les autres Slaves, et surtout avec les Polonais. Seuls par leur longue expérience politique, les Polonais peuvent, au milieu de ces populations arriérées, créer un esprit commun, qui ne soit pas un esprit de servilisme. Malgré toutes ses montagnes, ses races ardentes, et ses natures primitives, la Iugo-Slavie isolée serait à jamais impuissante à s'élever au rang des nations. Il lui faut pour cela l'alliance polonaise. C'est le martyre prolongé de la Pologne, qui seul permet aux Iugo-Slaves de lever la tête. Par sa résistance permanente à ses bourreaux, la Pologne retient sur son corps saignant les forces russes et autrichiennes, qui sans cela auraient depuis longtemps dévoré la nationalité, encore végétante, encore à l'état d'embryon, des Iugo-Slaves. En retour les Polonais doivent comprendre que sans leurs frères Slaves de Hongrie et de Turquie, ils n'ont plus aucun moyen de se relever de leur anéantissement. Tous les peuples slaves sont désormais solidaires. Nul d'entr'eux ne peut plus arriver à la liberté, sans que tous les autres y arrivent aussitôt avec lui.

Du rôle des réfugiés polonais en Turquie.

Depuis qu'une solution pacifique a terminé le long différend, élevé entre les grandes puissances, au sujet des réfugiés hongro-polonais de la Turquie, ceux-ci ont vu s'ouvrir devant eux des perspectives nouvelles. N'ayant plus rien à craindre pour leur vie et leur liberté personnelle, rendus à toute leur énergie native, ils sont maintenant en mesure de rendre de signalés services au pays hospitalier qui les a sauvés de la mort. Ce sont surtout les réfugiés polonais, que leur langue et leur origine slaves mettent en état d'être utiles. Étant encore à Chumla, leurs officiers les plus éminents avaient élaboré des plans, pleins d'une parfaite intelligence des situations réciproques. Les dernières nouvelles montrent que leurs projets sont en voie d'accomplissement.

Le comte Zamoyski, dans ses nombreuses notes à Rechid-Pacha et aux membres du divan, leur avait inculqué de

mille manières la double idée d'une école de langue turque pour les réfugiés slaves, et d'une école militaire chrétienne, à placer l'une et l'autre sous la direction des notabilités polonaises les plus estimées du divan. Il y a en effet, parmi les réfugiés, un grand nombre de jeunes gens que leur instruction variée rend capables de former en Turquie une pépinière d'employés pour toutes les branches des services publics, à la seule condition de savoir parler turc. Dès qu'ils sauraient manier cette langue, le divan pourrait à son gré les envoyer dans tout l'empire, comme émissaires, comme ingénieurs, comme professeurs de langues étrangères, de mathématiques, de physique, enfin comme interprètes sûrs et fidèles auprès des agences diplomatiques européennes. Cette école de langue formerait le premier degré vers une école militaire chrétienne ou polono-slave, école destinée à un avenir immense : car elle préparerait les voies à la régénération de la race slave, ou de l'orient européen tout entier, par l'entremise et au profit de la Sublime-Porte, laquelle, en réalisant ce projet dans toute son étendue, deviendrait réellement la médiatrice entre l'Europe et l'Asie.

Cette école militaire deviendrait un noyau, autour duquel se grouperaient des jeunes gens bulgares, bosniaques et serbes. Ceux-ci, formés aux exercices et aux études militaires, composeraient bien vite des cadres d'officiers et de sous-officiers, pour une armée de cent mille chrétiens. On pourrait laisser ces jeunes milices, à l'état de gardes nationales mobiles, dans leurs cantons respectifs, où, dévouées au sultan et fières de le servir, elles attendraient ses ordres, sans être en rien à charge à l'Etat. Pour être admis comme officiers dans ces corps de chrétiens indigènes, les Polonais devraient se faire naturaliser sujets ottomans.

Il est évidemment impossible de créer en Turquie une armée slave, sans lui donner pour noyau des généraux et officiers supérieurs polonais, qui seuls, par leur situation de proscrits et d'ennemis éternels du tsar, garantissent la fidélité des sujets slaves de la Porte. On briserait ainsi pour toujours parmi eux la propagande moscovite. Doués d'une supériorité naturelle dans le métier des armes, les Polonais n'auraient pas de peine à gagner la confiance de leurs nouveaux camarades. Le commandement se ferait dans le dialecte de la majorité des soldats de chaque légion, comme il a lieu en arabe pour les corps algériens de l'armée française. Ce plan exécuté donnerait à la Turquie cent mille hommes de plus pour se défendre, et à la Russie cent mille hommes de moins pour l'attaque. Par là, le divan ne se poserait pas seulement avec avantage en face de la Russie, mais encore vis-à-vis de l'Autriche. Il pourrait exercer une attraction puissante sur les diverses nationalités de l'ancienne Hongrie, en encourageant la désertion parmi leurs plus énergiques et leurs plus braves enfants, surtout parmi les Serbes, naturellement désireux d'aller dans la Serbie turque jouir de cette large existence nationale que le suzerain ottoman laisse aux principautés feudataires.

Voilà en résumé quels fruits recueillera la Turquie d'une organisation militaire des réfugiés polonais. Ceux-ci ont assez prouvé leur intrépidité à la fois et leur modération. Constamment médiateurs, même à leur préjudice, en Hongrie, entre les Slaves et les Maghyars, ils joueront le même rôle en Turquie entre les Slaves et les Turcs. Récemment employés comme émissaires de paix en Bosnie et en Bulgarie, les réfugiés polonais enrôlés dans l'armée d'Omer-Pacha, ont glorieusement acquitté leur mission. Maintenant que la guerre s'est terminée presque sans coup férir, ce que le divan pourrait faire de mieux, ce serait de les disséminer dans les diverses citadelles slaves des bords du Danube.

On se souvient que l'émigration maghyare qui a suivi Kossuth à Kutahia, où elle est internée sous la garde des autorités turques, deviendra libre à l'expiration de sa première année de séjour en Turquie, c'est-à-dire le 1er octobre prochain. Alors il leur sera permis de revenir habiter la Turquie d'Europe, où leurs relations interrompues avec la Hongrie, reprendront une allure plus régulière, dont le résultat sera de ranimer, partout où leurs lettres pourront atteindre, l'horreur de l'Autriche et le désir de se venger d'elle. Nul doute que la présenc chez les Turcs des émigrés d'Autriche et de Russie ne devienne, pour ces deux puissances, une cause incessante d'embarras vis-à-vis de la diplomatie européenne, et pour la Turquie un gage de force, peut-être d'agrandissement futur vis-à-vis de ses voisins. En envoyant ses flottes aux Dardanelles pour soutenir le droit d'asile et d'hospitalité de la Porte, l'Occident a posé un précédent immense. Ce précédent, la Porte en est redevable aux proscrits polonais. Eux seuls paraissent être l'instrument choisi par la Providence pour relever l'empire greco-slavo-turc de Constantinople, de son trop long abaissement.

Philologie slave.

Lexicon linguæ slovenicæ veteris dialecti, edidit F. Miklosich. Vindobonæ, 1850, in-4°. — Du même auteur : Formenlehre der altslovenischen sprache. Wien. 1850, in-8°.

Pour ceux qui aiment à scruter les conditions du développement des nationalités de l'Europe actuelle, il est d'importance majeure de bien apprécier tous les moyens extérieurs à l'aide desquels les nations, aujourd'hui puissantes, sont parvenues à la fondation de leur prospérité.

On ne se doute pas que le dualisme politique devenu manifeste de nos jours dans le monde politique, et constituant d'une part la puissance des peuples Slaves, et de l'autre la puissance des peuples Latino-Germains, comme deux pôles opposés, entre lesquels doivent se dérouler les destinées humaines, on ne se doute pas, dis-je, que ce dualisme repose sur des principes rationels, et sur un système providentiel de civilisation, au point qu'excepté presque les seuls Polonais, ces médiateurs entre deux génies rivaux, tous les autres Slaves tirent d'Orient l'origine, la base de leur civilisation et jusqu'aux caractères de leur écriture, et consti-

tuent ainsi un nouveau monde littéraire. C'est donc une étude pleine de hautes instructions, celle qui a pour but d'observer ce nouveau monde dans ses élans et sa vigueur juvénile, puisée à des sources aussi antiques que les fastes du genre humain.

Nous avons déjà dit combien les savants slaves excellent dans les études philologiques, et quelle vive lumière ils ont jetée sur l'histoire des races. Tout récemment encore vient de paraître à Vienne un ouvrage important pour la littérature et les antiquités des peuples slaves, c'est un dictionnaire de la langue slavonne du dialecte le plus ancien, de celui à l'aide duquel la civilisation d'Orient s'est transportée chez les Slaves d'Europe. *Lexicon linguæ slovenicæ veteris dialecti:* tel est le titre de la composition de M. Miklosich, fruit d'une érudition immense et d'un travail infatigable de trente années, que ce savant et son illustre maître Kopitar employèrent à puiser dans une foule de sources antiques et rares, en notant soigneusement la place où ils trouvaient chaque mot. C'est ainsi que l'un et l'autre ont rendu un service inoubliable au progrès des lumières philologiques et historiques.

Le temps n'est pas loin où les deux civilisations rivales qui se disputent la primauté en Europe, auront besoin de se reconnaître; et pour une telle occurrence les ouvrages de la nature de celui de M. Miklosich, ont une valeur inappréciable. A. B — y.

Les langues slaves vis-à-vis des langues d'Occident.

Quand on jette un coup-d'œil comparatif sur les langues de l'Europe occidentale et sur les langues slaves, on aperçoit entre elles cette grande différence, que les unes sont perfectionnées, disciplinées pour ainsi dire, et répandues sur des espaces immenses : comme le Français, l'Anglais, l'Espagnol; tandis que les autres sont restreintes aux seuls pays slaves, et divisées en une foule de dialectes, qui pour la plupart n'ont pas encore une syntaxe fixe, ni une orthographe bien déterminée.

Un observateur superficiel, en se basant sur cette seule circonstance, conclurait irrévocablement la priorité des peuples de l'Occident: mais en allant au fond des choses, on s'aperçoit sans peine que c'est précisément cette différence qui assure l'immense avenir intellectuel des Slaves, et la décadence forcée des peuples d'Occident.

En effet, comment la langue française s'est-elle établie? Au moyen-âge sur toute la surface du pays entre l'Océan et la Méditerranée, entre les Pyrénées et le Rhin, il y avait une foule d'idiômes populaires, propres à chaque province. Le Midi avait son langage voisin du Castillan ou de l'Italien, le Nord-Ouest son breton, débris de l'ancien celtique, la Flandre son patois flamand, corruption du teuton. La Bourgogne avait son bourguignon parlé encore à la cour de Charles le Téméraire, et refoulé aujourd'hui dans quelques villages obscurs de la Côte-d'Or. — Alors la langue latine était la seule langue littéraire dominante. Mais sous François Ier, et plus encore sous Louis XIV, le latin fut détrôné par la langue française ou plutôt par la nouvelle langue parisienne, que fondait alors l'académie des quarante.

Il suffit d'assister au sermon d'un prêtre parisien en province, à la plaidoirie d'un avocat de la capitale dans une ville de département, pour se convaincre que le peuple ne comprend pas à fond cette langue artificielle, qu'une grande partie des mots lui reste incompréhensible, et qu'il ne saisit pas la tournure des phrases. Que dire de l'orthographe française, ce dédale de règles, aussi difficile à débrouiller que l'écriture monogrammatique de la langue chinoise? Cette routine classique, admise une fois pour toute la France, ne sera pas facilement réformée, et aura pour triste résultat d'arrêter longtemps encore l'instruction populaire en France. Au contraire parmi les slaves dont les différents idiômes font un corps harmonique, où l'orthographe est naturelle, et toujours d'accord avec la prononciation, l'instruction populaire pourra prendre un accroissement inouï : car chez les slaves, les poètes et les orateurs parlent forcément le langage du peuple, source éternelle de vie pour les intelligences. Dès lors on comprend avec quelle facilité les plus simples habitants des campagnes, en Slavie, s'initient aux idées des villes et de la haute société. Cette méthode de propagation des lumières est la seule naturelle : aussi ne devra-t-on pas s'étonner, si l'on voit bientôt les publicistes d'Occident chercher à ranimer les idiômes populaires, comme l'unique force capable de rajeunir les langues officielles, froides créations des cours et des pedants d'académie.

J. Malinovski

NOUVELLES.

Pologne, Turquie, Autriche.

L'incendie de Cracovie continue d'occuper le public slave. On s'en raconte d'une voix émue les terribles circonstances. Quelques journaux avaient d'abord signalé les juifs comme les auteurs de la catastrophe; mais il est reconnu au contraire que les juifs ont porté secours partout avec un zèle admirable, dès le début de l'incendie. Ceux de Kasimirz n'ont pas cessé d'être par centaines occupés à porter de l'eau aux pompes. On les a vus travailler avec abnégation à sauver les maisons même des propriétaires connus pour être leurs plus chauds antagonistes.

— A Varsovie, la société des bateaux à vapeur de la Vistule, sous la présidence du comte André Zamoyski, déjà propriétaire des trois pyroscaphes : le *Prince de Varsovie*, la *Vistule* et le *Kopernik*, vient encore de lancer dans le fleuve un quatrième bâtiment à vapeur du nom de *Cracovie*. Il a la force 32 chevaux; ses principaux rouages sont un travail français des fabriques de M. Gâche, de Nantes.

— Le projet de sir Canning, de créer, en concurrence avec Trieste, un port franc turc dans l'Adriatique prend de plus en plus de la consistance. Seulement au lieu de Scutari, c'est, dit-on, un point des bouches de Cataro, qu'il s'agit de choisir. Les uns désignent Suturina, les autres songent au mouillage de Klek. Ces deux promontoires turcs séparaient autrefois la république de Raguse des possessions vénitiennes. En devenant aujourd'hui des ports de commerce, ils ouvriraient à toutes les provinces serbes des débouchés magnifiques.

—L'armée turque redevient de plus en plus formidable, grâce aux instructeurs européens qui affluent dans ses rangs. L'exministre de l'éphémère empire allemand, le général Iochmus lui-même retourne prendre du service dans le corps du génie ottoman. Omer-Pacha a emmené avec lui en Bosnie soixante-deux officiers polonais et maghyars, déjà partiellement en possession de la langue turque. A Alep, Murat-Pacha (Bem) a également fait entrer comme officier dans l'armée de Syrie un certain nombre de ses compatriotes.

— En Croatie, le vieux président du conseil banal, M. Emmerich Lentulay, après une longue vie employée au service de sa patrie, vient, sur sa demande, d'être mis au repos, avec une retraite de 40 mille florins münz par an.

— Pendant que les amnisties impériales, en s'étendant sur une vaste échelle, popularisent dans les basses classes, le nom de François Joseph, les prisonniers hongrois de haut grade continuent à languir, chargés de fers, dans les cachots. Ceux du Neugebäude de Pest s'appliquent la plupart à des travaux de ciselure en bois, dont on admire l'extrême délicatesse, et que les geoliers revendent en leur nom au curieux. Parmi les notabilités réduites à se procurer de cette manière un triste adoucissement à leur sort, on cite le célèbre vice-gespan Nyari, qui sculpte des assiettes en bois d'un dessin très élégant. *Sic transit gloria mundi.*

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.